

PLAGES NON LOIN DE NANTES

REPRODUCTION INTERDITE

Du même auteur  
chez le même éditeur :

*SONNETS*

*BALLADES*

*STANCES*

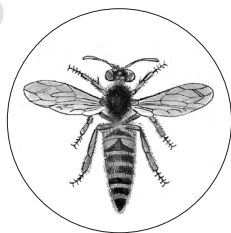
*LA PART DE FRAGILITÉ*  
(roman)

REPRODUCTION INTERDITE

GERMONT

PLAGES  
NON LOIN  
DE NANTES

roman



La Coopérative

REPRODUCTION INTERDITE

© Editions de la Coopérative, 2017.  
[www.editionsdelacooperative.com](http://www.editionsdelacooperative.com)  
Diffusion-distribution: Les Belles Lettres

PLAGES NON LOIN DE NANTES

REPRODUCTION INTERDITE

REPRODUCTION INTERDITE

JE N'AI RENCONTRÉ qu'une fois Jean Dervage, et je ne lui ai jamais parlé. La rencontre eut lieu dans un endroit vulgaire, un wagon du métro parisien, dans l'une des dernières années du vingtième siècle. C'était la fin de l'après-midi, je crois, un mercredi, je revenais d'un monde de corvées ennuyeuses et ne savais plus que faire de ma vie. La foule m'inspirait une peur qui ressemblait à de la répulsion, je fuyais les regards réels ou imaginaires, non sans honte de me sentir si peu fraternel. Je m'avançai pour trouver une place, m'assis sans regarder et devant moi je m'aperçus qu'un jeune homme merveilleux me jetait un coup d'œil puis regardait ailleurs, sûr de sa fascination. J'étais assis en face de lui, et malgré ma fatigue et ma répugnance je ne pouvais m'empêcher de faire le compte de ses perfections. Il avait des cheveux d'un blond doré, rejetés en arrière, des yeux foncés, bleus comme la nuit ou la mer, et ces traits si étranges, cette rectitude du nez, ces lèvres charnues, ces joues un peu hautes et rondes, que pour la première fois des sculpteurs grecs définirent, comme s'ils étaient les premiers à avoir un regard amoureux, et qui depuis hantent les rêves de ceux qui ne ferment pas les yeux devant la cruelle beauté.

Je fermai les yeux, mais mon regard intérieur continuait d'admirer ce spectacle idéal. Idéal et pourtant individuel : les yeux un peu tristes, le nez un peu enfantin, la

fraîcheur sans pareille du teint lumineux, la forme ronde des muscles, et les lèvres assez petites mais sensuelles, boudeuses, appelant et refusant déjà les baisers. Une âme avait pris la forme de ce masque parfait et l'implacable initiation de la vie peu à peu avait adouci sans l'avilir ce dieu méprisant.

Je rouvris les yeux, je ne voulais pas me mettre en retard dans les dernières corvées qui m'attendaient. Devant moi, légèrement détourné, le visage admirable et mystérieux comme une écriture inconnue, masque séduisant, miroir tentateur. Je le regardais sans vraiment y penser, puis la vie m'emporta loin de lui. Ce ne fut que plus tard que je réalisai qui il était : Jean Dervage.

En y réfléchissant, ce ne fut pas là ma première vision de lui. La première fois, peut-être, fut en province, dans ces dernières années d'adolescence qui pour moi ne furent que le tourment ennuyé de l'enfance avide de ressusciter enfin dans la jeunesse. Je me trouvais cette fois assis dans un quelconque autobus, attentif comme toujours à ne rien regarder et à ne pas être vu, quand un garçon admirable monta, s'avança vers moi et, à mon grand embarras et étonnement, resta debout devant moi. Je ne savais que faire, il aurait pu s'asseoir à l'une des nombreuses places libres ou observer tout naturellement par la vitre l'animation paisible des rues, mais je ne pouvais comprendre qu'il se tint ainsi en face de moi, sans même me regarder – pour autant que je pusse m'en rendre compte, car je ne levai guère les yeux sur lui – mais me présentant avec ostentation et indifférence son visage parfait, ses yeux d'un azur sévère, ses cheveux où le soleil se perdait, ses lèvres sans sourire, charnues, méprisantes. Il restait immobile, un peu déhanché, athlète indolent aux beaux muscles oisifs mais prêts à satisfaire à tout instant sa soif de conquête et de soumission.



Je ne ressentais pas d'attirance ni aucun désir du corps. Simplement la rage qu'il m'eût ainsi devancé et que l'adolescence eût manifestement déjà opéré la transmutation de sa perfection enfantine en la grâce radieuse et conquérante du jeune homme. Il descendit, sans m'avoir adressé la parole, sans m'avoir délivré son message d'ange, et je l'oubliai.

Quand je le revis, j'étais moi-même enfin sorti des miasmes de ma studieuse adolescence et promenais mon corps oisif et lettré parmi les paysages de la Grèce, dorés comme lui et comme lui riches d'un long passé de sages études et d'indolence voluptueuse. Jean Dervage était maintenant un jeune homme irradiant l'ennui, la beauté et la cruauté. Il déambulait à travers les rues limpides mais peu innocentes de Mykonos, en compagnie d'un Américain sensiblement plus âgé que lui mais non moins évidemment prospère et admiratif, qui lui demanda dans quel bar il voulait commencer la longue soirée de cet été révolu. Je ne sais ce qu'il répondit, mais je fus frappé par le contraste entre la rondeur enfantine de ses traits, adoucissant et attendrissant un peu leur perfection, et l'air de corruption de son regard indifférent, la moue dépravée, presque laide si ce mot avait un sens appliqué à un garçon si beau, qui donnait à son sourire une sorte de tristesse méchante. Le hasard voulut que je le suivisse un moment alors qu'il descendait une rue, et je vis que tous les passants, hommes et femmes, le regardaient, fascinés sans doute par cette splendeur pure et vénale.

Je rêvai un peu à cette beauté enfantine et cruelle, laquelle ne pouvait qu'être déçue du prix qu'on lui accordait – car quelle fortune vulgaire aurait valu l'or somptueux de ses cheveux, l'éclat précieux de ses yeux ? – puis d'autres divinités, non moins cruelles mais plus menaçantes, absorbèrent toute ma dévote attention.

Certes, j'avais été moi aussi frappé par la perfection dangereuse de l'apparence de ce jeune voluptueux, mais lors de ces premières visions, comme si le temps n'était pas encore venu pour moi de le reconnaître, je n'avais pas réalisé qui il était. Du reste ces occasions remontaient à plusieurs années, à un soleil auquel je m'offrais en toute inconscience, sans compter les coups ni songer à les rendre, tant le seul éclat de la jeunesse suffisait à m'exposer, à me protéger et à me venger. Lui-même, sans doute, avait joui pleinement de cette apparente immunité. Mais les années avaient passé. Je n'avais plus devant moi, dans ce Paris splendide mais automnal, dans la promiscuité sordide de ce wagon de métro, le jeune dépravé triomphal de Mykonos. Une tristesse régnait, l'indifférence de son regard ne préservait pas ses yeux de l'ombre d'inquiétudes, de questions nouvelles, bien des événements s'étaient produits dans cette vie ne pouvant paraître courte qu'à ceux qui n'ont pas connu l'éternité épuisante de certaines journées, l'enivrant oubli de nuits interminables.

La vie n'avait pas altéré mais approfondi sa beauté. En repensant à son merveilleux visage, lequel ne m'avait pas souri mais honoré d'un regard furtif, je me rendis compte qu'il m'avait accordé mieux qu'un hommage ou une prière : une complicité. Était-ce que tous deux, par les hasards nécessaires de nos vies, par la communion de nos âges, de nos inclinations semblables, nous avions inévitablement connu une expérience qui nous rapprochait ? Mais quelle était donc cette expérience ?

Dans les jours qui suivirent ma nouvelle vision et ma reconnaissance de Jean Dervage, je rêvai souvent à ce que pouvait être cette expérience. En effet, ne serait-elle pas d'un grand prix, dans la mesure où elle était précisément celle de nos âges, de nos origines, en somme de

notre temps commun ? Je m'aperçus qu'en songeant à lui, c'était à tout ce que j'avais connu, à mon monde depuis ma naissance, que je me trouvais confronté. Le retrouver, c'était retrouver la France vers la fin du vingtième siècle, puisque tel était le point de départ de nos destins. Nous avions dû tous deux vivre dans ce pays à la fois décadent et encore riche d'une sève nourricière, nous adapter à son étrange situation.

Plongés par les malheurs de l'histoire dans une médiocrité officielle, dans une apparence décourageante qui n'ouvrait à nos jeunes forces que l'horizon d'un matérialisme pas même florissant et d'une sinistre absence de toute grandeur un peu inspirante, nous avons été contraints de nous réfugier dans la réalité souterraine de notre vie individuelle. La société officielle n'étant plus qu'un marais pourrissant où le pays tout entier semblait sous les bénédictions maléfiques d'hommes politiques séniles, nous nous étions ralliés à une société secrète, laquelle n'était autre qu'une France différente, cachée, où peut-être se préparait un temps neuf qui restait, même dans cette ambiance clandestine et menacée, plus excitant et habitable que l'ennui des apparences.

Dans les semaines et les mois suivants, ces réflexions sur notre expérience de la vie réveillèrent en moi le désir ancien de décrire et d'expliquer ce temps qui était le mien. Ce désir était encore exacerbé par la conscience de mes propres déboires personnels. Vivant dans une certaine déréliction sentimentale, je me demandais avec une anxiété grandissante comment il serait possible d'en sortir au sein d'un monde souvent déprimant et hostile.

Nos muettes retrouvailles dans le métro restèrent uniques dans ma mémoire, car elles marquèrent le moment où je reconnus pleinement ce garçon auquel je n'avais

songé que fugitivement, au hasard de brèves visions, et où je me rendis compte à la fois de tout ce que j'avais fini par savoir sur lui – à commencer par son nom – et de l'intérêt pour moi, si triste et désorienté, d'en apprendre davantage. Si notre rencontre ne devait jamais aller plus loin que cet éveil d'un intérêt passionné mais silencieux, je revis Jean Dervage à plusieurs reprises, durant cette période, et me mis à rassembler tout ce que je savais de lui.

Peu à peu, je me dis que son histoire pouvait être d'une certaine manière celle de ce temps, ou du moins exprimer certains de ses aspects, et qu'elle pouvait ainsi constituer une base d'observation utile à mes tentatives futures pour améliorer mon sort.

J'étais conscient, du reste, que l'expérience de Jean Dervage, comme la mienne, pourrait sembler bien singulière à des observateurs conventionnels et superficiels, voire peu propice à dépeindre l'ensemble d'une époque. Le fait est que lui comme moi étions fortement séduits par nos frères acriens, dont la vocation semble de sauver de sa malédiction non pas la pauvre Echo mais l'infortuné Narcisse – infortuné à tous les points de vue, en ce qui nous concernait. Or s'il est communément admis, au moins implicitement, que la rencontre de son double amoureux constitue l'apogée de la vie humaine, il règne encore une certaine hypocrisie quant à l'accomplissement de cette rencontre. Comme pris de peur devant ses conséquences divines, bien des moralistes lui cherchent des justifications terrestres, notamment la procréation, et donc ne l'admettent – peureusement – qu'entre les sexes opposés. En quoi ils n'ont guère contribué à la natalité, ainsi qu'en témoigne la France vieillissante, et dont spolié nombre d'amoureux desdits sexes opposés de la réalisation désintéressée, mystique, scandaleuse et délicieuse de leur union.

J'en vins à penser que l'histoire de Jean Dervage pourrait, loin de choquer par sa singularité, frapper par son côté exemplaire. Le sexe de l'objet aimé est certes d'une importance inestimable pour les délices de celui qui l'aime, mais si l'on s'élève au-dessus de ces considérations troublantes et personnelles, seule reste la réalité immuable de l'amour.

Le monde de Jean Dervage n'a d'ailleurs été rendu possible que par la liberté croissante régnant dans une partie de la société actuelle de la France quant à l'amour. Liberté certes toujours menacée, encore bien imparfaite, mais permettant bien des actions et des décisions qui auraient été soumises à une désapprobation officielle puissante et même triomphante, par exemple au dix-neuvième siècle. De ce point de vue, ce monde acrien, où tous les personnages principaux sont des jeunes hommes, peut constituer une bonne illustration des problèmes se posant à toute existence un peu libre et donc, espérons-le, moderne.

La présence exclusive de héros acriens ne répondra pas alors à un désir de limitation, mais à une exigence idéaliste. Réduits à la simplicité de leurs caractéristiques – leur prédilection narcissique, leur séduction, leur jeunesse –, les personnages représenteront aisément les figures symboliques d'un drame qui peut être celui de tout destin humain. Ces jeunes acriens essayant de leur mieux de résoudre les problèmes urgents de leur vie spirituelle et sentimentale deviendront comme des incarnations idéales d'une initiation aussi nécessaire qu'universelle.

Cette vision idéaliste est sans doute une volonté artistique. Elle est aussi un moyen de contrer ce que pourrait avoir de trop décourageant la masse hostile d'une nation déchue de sa gloire. Une représentation détaillée de la France, une peinture des détresses et des médiocrités

affectant peut-être désormais la majorité des Français, aurait certainement un effet de précision dérangeante mais aussi de vanité irréversible. Or Jean Dervage n'a pas voulu finalement se résigner au sort qui paraissait le plus irréversible pour lui, et l'époque actuelle dans ce qu'elle a de clandestin n'a pas besoin d'une fausse objectivité déprimante mais d'un reflet possible, redonnant confiance en l'avenir.

Confiance en l'avenir... Qu'espérer du temps de cette vie sinon d'arriver à une conception satisfaisante du destin, qui permette de l'affronter heureusement ? C'est cette idée du bonheur, ce but suprême semblant trop souvent se confondre avec son espérance, qui repose au fond de toute expérience humaine, la plus mystique comme la plus matérielle, et donc aussi de mon expérience. Décidément, l'obsession de Jean Dervage, laquelle m'avait habité depuis que j'avais surpris son regard dans ce wagon parisien et contemplé son visage rendu à son mystère par ses paupières baissées et sa bouche sans sourire, me renvoyait sans cesse à moi-même.

Nous étions bien complices, dans cette foule indifférente, qui peut-être nous aurait mal jugés en découvrant nos secrets, et nos destins se rejoignaient dans les troubles de nos vies. Il me semblait que le destin, dans son cas, avait dû être d'abord d'une clarté extrême. Il pouvait le regarder tous les jours dans son miroir et il lui était facile de le nommer : la beauté.

Etre beau constitue une fatalité fort convenable, avec son lot d'extase et de douleur, et je me disais que sa grâce physique pouvait suffire à Jean Dervage, que même s'il n'éprouvait nullement mon besoin d'analyse ou d'expression artistique, il était en mesure d'atteindre un équilibre extérieur, un éclat esthétique qui correspondrait tout à

fait à une sérénité mystique ou une œuvre accomplie. Cependant la situation n'était pas si simple.

J'ai maintes fois remarqué que la beauté n'était pour ainsi jamais accordée comme un don exclusif mais paraissait attirer à elle d'autres qualités, couronne de bijoux admirables et superflus sur un front déjà parfait. C'est une étrange application de la parole évangélique assurant qu'on donnera à ceux qui ont tout, et qu'on enlèvera à ceux qui n'ont rien. Nous faisons fréquemment l'expérience de cette réalité. Tel beau garçon n'éblouit pas uniquement par son apparence mais aussi par son intelligence ou sa richesse. D'ailleurs, toute qualité exceptionnelle tend à faire naître en son dépositaire une conscience de soi exacerbée, un désir plus poussé de se réaliser autant qu'une satisfaction de jouir des dons prodigués par un destin généreux. Se sentant élu par une fatalité heureuse, on ressent le besoin de vivre dans une harmonie aussi bien spirituelle que matérielle. Et la destinée est souvent si inconséquente avec elle-même que nous nous sentons comme rassurés de découvrir que la bouche admirable qui nous enchante profère des propos non seulement enivrants, mais raisonnables et pertinents.

La beauté, du reste, a ordinairement l'instinct de sa perfection poussé à un tel point qu'elle recherche d'elle-même les compléments pouvant lui faire défaut. Ainsi voit-on de sublimes jeunes gens attirés irrésistiblement par la richesse. Tel Jean Dervage à Mykonos, acceptant avec une distance ambiguë les avantages d'un prix très estimable procurés par l'amour intéressé de son compagnon. Car qui est le plus intéressé, du jeune entretenu ou de son bienfaiteur ? L'argent, après tout, est plus facile à acquérir que la beauté, pour celui qui manque de l'un ou de l'autre.

Cette présentation d'une vie oisivement fastueuse et dépendante peut sembler fort subtile, et remplacer hypocritement une avidité morbide par la juste conscience d'un mérite admirable, mais encore une fois je désire me placer d'un point de vue idéaliste. Non qu'il y ait là pour moi quelque intention cachée d'apologie. Mon propre problème était bien différent.

Personnellement, j'ai toujours été attiré pour mon malheur par la beauté dominatrice de mes conquêtes, sans m'attarder à prêter attention à leur fortune. Je ne leur demandais pas non plus d'être érudits. Rien ne me semble plus insupportable et excédant qu'une bêtise lettrée. Au contraire, j'aimais à goûter chez tel sculptural objet de ma dévotion, prompt aux sentences les plus inspirantes, le charme définitif et satisfait d'une intelligence brutale.

Une telle prédilection était probablement liée à ma situation inconfortable entre toutes d'être humain non dépourvu de dons intérieurs et extérieurs – j'entends de dons objectifs, d'attraits efficaces, et non de ces qualités morales qui trop souvent me firent défaut – mais présentant une vocation marquée à l'indigence matérielle. Là encore, toutefois, une vision triviale d'un poète misérable, victime de l'indifférence des temps et des rigueurs de son amour, serait au fond moins proche de la réalité qu'un jugement idéaliste sur l'étrange destinée de ma jeunesse.

Cette beauté réduite à elle-même presque par un décret mystérieux de ma volonté – car je refusais au fond d'entendre ce que pouvaient dire ces belles bouches parfois attristées, de recevoir ce que leurs mains soudain tremblantes me tendaient – était en fait la grâce même de l'art, inapte au monde intéressé, bouleversante dans la simplicité de sa présence peut-être inconsciente. Je n'avais pas besoin d'autre or que celui de cheveux ruisselant comme une



rivière ensoleillée sous mes doigts. Deux yeux limpides, bijoux d'un azur implacable, me faisaient davantage rêver que les pierres les plus précieuses.

Mon illusion fut de prêter à ces charmes une innocence, une bonté, qui me paraissait compenser mes propres défaillances morales. En réalité, la beauté n'est jamais plus puissante que réduite à ses seules forces. En m'affrontant à des anges dépouillés de leurs parures spirituelles ou matérielles, j'acceptais les lois d'un combat où leur joie céleste ne connaît plus le frein de leur pitié ou de notre douleur. De sorte que mon attrait physique, lequel reste malheureusement la vraie flèche blessante de l'amour, ne m'entraînait jamais que dans des enfers affectifs.

Bien différente était donc la grâce de Jean Dervage, se gardant de mépriser les ors susceptibles de rehausser le marbre d'une statue humaine et ne dédaignant pas, à défaut d'un regard précieux, des bijoux d'une séduction moins expressive mais d'un éclat plus profitable.

Cependant ce n'était pas la seule raison pour laquelle je ne pouvais être amoureux de Jean Dervage. Il me ressemblait trop. Il était animé par la même étrange exigence que moi : il voulait être dominé. Nous devons ainsi l'un comme l'autre découvrir des difficultés particulières, peut-être difficilement compréhensibles et acceptables pour ceux qui n'y sont pas confrontés, mais rejoignant dans leur singularité les drames les plus universels de ce répertoire unique que jouent l'humanité et la création tout entière, et qu'on appelle l'amour.

La pire confusion, en ce domaine, est d'associer cette soif d'être dominé à un sentiment d'infériorité humiliant. Bien souvent, au contraire, le grand problème de tel jeune homme apparemment sans souci, riant au côté d'un maître brutal et protecteur, est justement de ne pas

finir par dominer lui-même ce maître si impressionnant. Cette contradiction est au fond logique. Le besoin intérieur irrésistible qui pousse ce jeune homme à ne concevoir tendresse et désir que dans une soumission enthousiaste à un amant tout-puissant naît en fait d'un sentiment malheureux d'être à part, soi-disant supérieur à bien des égards, au point d'effrayer les possibles amours. En recherchant une douce humiliation, en courtisant les caractères les mieux faits pour l'asservir, les plus conquérants et autoritaires possible, l'esclave espère se trouver dans une égalité paradoxale avec son maître – chacun ayant prouvé son aptitude décisive à satisfaire l'autre – afin de pouvoir parvenir à l'oubli délicieux des conditions humaines que les amants atteignent dans ces relations singulières par un délassement brutal du corps et de l'âme, fût-ce au prix de violences, qui leur tient lieu de tendresse.

Etrange tendresse que ces larmes montant aux yeux du jeune homme vaincu, tenu à distance par celui qui l'investit le plus intimement, et ne pouvant s'exprimer même par un baiser puisqu'une main impatiente bâillonne sa bouche haletante ! Tendresse maladroite, empêchée, grossière, que celle de ce maître qui semble se plaindre au comble de la jouissance et se réfugier dans les muettes violences de sa chair dure et exaltée, à défaut d'un langage où il aurait pu communiquer l'amour par la douceur ! Il n'est pas temps encore de dépeindre ces destinées mystérieuses, ces désirs intenses et désespérés, que Jean Dervage connut et pratiqua.

Néanmoins, en pensant à sa vie, à ses problèmes d'esclave prudent et consentant, je suis bien forcé – est-ce pour me déplaire ? – d'évoquer d'abord un peu généralement le sort difficile du dominé. Car alors même qu'il a réussi non seulement à trouver un maître suffisamment imposant

pour faire naître en lui la douce ivresse de l'asservissement, mais aussi à parer de couleurs flatteuses et habiles ses possibles supériorités afin de ne pas offusquer celui qui doit rester son seigneur incontesté, il doit résister à son plus grand ennemi : lui-même. Son esprit actif, quand il espérait se reposer enfin sous le joug désirable d'une volonté impérieuse et apaisante, doit prendre garde à ne pas céder à l'ennui suivant trop souvent la découverte éblouie du bourreau délicieux.

La bouche cruelle se laisse aller à de plates réflexions, parfois à des plaisanteries lettrées, de bon ton, infaillibles pour tuer le charme brutal et poétique du silence. Ce cas est du reste le plus aisé. Le maître bavard n'en était pas un, et l'esclave justement irrité de ses préciosités peut le quitter sans remords. Cependant même un vrai maître, qui l'a porté au comble de son abaissement et satisfait sans pitié ni défaillance dans son besoin d'une tendresse efficace, arrive inéluctablement à l'instant périlleux de révéler sa faiblesse. Il y a toujours un moment où le héros admirable, après les exploits les plus impitoyables, se met à dormir pesamment, livré au regard impatient de son docile compagnon.

Certes je ressens moi-même une ironie attendrie à l'évocation de ces sommeils d'ours repus, gorgés du miel des plaisirs, laissant traîner sur le drap froissé une main désarmée dont leur soi-disant esclave constate sans indulgence que les ongles sont bien mal tenus. J'ai même longtemps pensé que ces attentes trop lucides, les yeux fixés avec une attention sévère et nostalgique sur le dieu inconscient, pouvaient constituer l'aliment le plus pur d'une flamme amoureuse. Je songeais à Psyché, élevant la lampe d'une main tremblante, traîtresse, et découvrant le visage même de l'amour, lequel ne veut pas encore la punir

d'avoir été reconnu mais reprend doucement des forces avant de retourner à ses tourments et ses enchantements. Mais je n'ai pas tardé à sentir la fugacité de ces amours contemplatifs et solitaires, flammes se consumant d'elles-mêmes, si vite qu'au matin la lampe s'éteint, sans même éveiller le dieu satisfait des offrandes qui nous ont déçus.

Aussi ai-je cédé tant de fois à la facilité enivrante de la fuite ! S'en aller seul dans le matin, loin de cet être décevant et de sa simplicité compliquée, en préférant aux luttes de l'amour la paix de mon désir, que j'appelais ma liberté... De telles émotions sont propices au poème – et à une vie d'une solitude sans remède.

Elles sont en vérité cruellement favorisées par ces liens aussi intenses que distants que le maître et l'esclave tissent entre leurs corps et leurs âmes. On aurait beau jeu de condamner ces amours muets, violents et inhumains, dont la joie suprême se complaît à unir deux ennemis dans une étreinte désirable et forcée. En réalité, pourtant, n'est-ce pas là une loi de tout amour, qui trop souvent veut recevoir sans rien donner, ou prodiguer ses dons sans subir la pesante offrande d'un don réciproque ? Donner et recevoir, créer et être créé, sont des moments obligés de l'amour, quels que soient les couples, reconnus ou décriés, qu'il fait passer sous le joug immémorial de ses triomphales défaites.

Ces amours étranges entre deux jeunes hommes également prompts à se craindre et à se mépriser nous renvoient à l'universel d'un égoïsme sacré auquel personne n'échappe. La fuite, cependant, n'est qu'une des solutions s'offrant à l'amant rebuté par la difficulté d'être amoureux. Jean Dervage, plus mûr et plus habile que moi, savait que ce n'est pas en s'échappant qu'un esclave trouve son bonheur. S'il lui arriva maintes fois de succomber aux tentations

de l'égoïsme, il ne connut pas comme moi l'ivresse d'une célébration et d'une contemplation qui n'est au fond qu'un moyen de se détourner du dieu, lequel voudrait être non pas célébré ni contemplé, peut-être, mais aimé. Il sut aussi ne pas oublier qu'aimer n'est pas sans lien avec le mystère merveilleux d'être heureux. En clair, sa quête du maître-bonheur ne suivit pas les mêmes chemins que la mienne. Voilà le vrai motif de ma fascination.

Je ne repense pas sans un trouble étonné à ce hasard qui m'a remis sur le chemin de Jean Dervage, auquel je ne songeais plus depuis longtemps. Je revois cet après-midi de novembre, cette foule oppressante, cette promiscuité sans charme, et soudain devant moi ce visage. Depuis ce jour, tout ce que j'ai pu apprendre de lui m'a intéressé. Des souvenirs lointains ont revêtu brusquement une importance extraordinaire pour moi, j'ai voulu tout reconstituer de cette vie inconnue et familière. On pourra s'étonner que j'en sache si long sur un garçon à qui je dois avouer n'avoir jamais adressé la parole. Peut-être un lecteur soupçonneux me demandera : « Et comment avez-vous pu même connaître son nom ? » Je sais bien ce que je répondrai : « Qui vous dit que je ne l'ai pas inventé ? »

J'ai obéi constamment, dans mon désir de reconstituer et de comprendre, à une sincérité profonde, à un besoin de dégager la vérité d'une vie et d'un temps. La jeunesse de Jean Dervage avait à mes yeux toute l'exactitude d'un reflet, si différentes qu'aient pu être les circonstances extérieures de nos expériences. Mon souci d'exactitude n'a du reste jamais été imposé par l'envie d'entrer dans des détails scandaleux. Au contraire, l'idée de choquer me déprime. Je voudrais plutôt que des apparences pouvant sembler bafouer indignement une morale religieuse et sociale traditionnelle se révèlent sous une lumière nouvelle,

qui permette d'envisager une vie plus libre et plus heureuse. Je n'ai jamais écrit par lassitude de ma pauvreté, ou dégoût de mes insouciances, mais poussé par l'exigence de décrire mon temps et mon expérience, et d'en tirer la leçon.

Jusqu'à présent, j'ai dû affronter beaucoup de solitude, de misère spirituelle, à l'image je crois de la France de cette fin du vingtième siècle. Mais j'ai essayé honnêtement, comme tout être humain digne de ce nom, de réussir à être un peu heureux. Devant mon échec, je devais chercher ailleurs un modèle et un réconfort, les plus étranges possible, c'est-à-dire les plus excitants possible. Il se trouve que Jean Dervage, à la suite de différents événements de sa vie, est parvenu à un bonheur réalisable. C'est cette histoire que je veux raconter.

REPRODUCTION INTERDITE

## TABLE

JE N'AI RENCONTRÉ .....	9
Première partie: LES VILLES .....	25
COMME MON ENFANCE .....	27
IL SERAIT INJUSTE .....	47
VIVRE AVEC JÉRÔME .....	67
IL FAUT DIRE .....	85
NOUS NE SERONS .....	107
Seconde partie: LES PLAGES .....	137
RIEN N'EST PLUS .....	139
JAMAIS LA BEAUTÉ .....	167
QUAND JE REPENSE .....	197
VIVRE PLEINEMENT .....	223